

—Sortir comme vous voilà ?
 —Ne suis-je pas convenablement vêtu ?
 —Eh ! non, mon cher chevalier ! Pour une visite de ce genre, il est essentiel que vous soyez en costume officiel... ce sera beaucoup plus imposant pour un capitaine de la marine marchande.
 —Je ferai en sorte, répondit Tancredi, en riant, de me donner une physionomie d'amiral.
 —Vous serez un jour amiral, par conséquent vous ne ferez que prendre une avance sur l'avenir. Moi, pendant que vous allez revêtir votre uniforme, je vais donner l'ordre de mettre un cheval à la volante.
 —M'accompagnez-vous, don Guzman ?
 —Non pas ! ma présence ne pourrait que produire le plus mauvais effet.
 —En quoi ?
 —En ce que le capitaine du *Marsouin* ne saurait revenir devant moi sur une décision nettement formulée, et trouverait embarrassant de vous répondre blanc, après m'avoir répondu noir.
 —C'est juste : j'irai seul."

XXIII

DANS LEQUEL IL SERA QUESTION DE QUIRINO.

Moralès avait les meilleures raisons du monde pour refuser d'accompagner Tancredi dans sa visite au capitaine du *Marsouin*.

D'abord, l'honorable gitano ne s'était nullement présenté à Mathurin Lemonnier sous sa forme naturelle et comme un gentilhomme espagnol, mais avec l'humble apparence d'un vieux nègre venant au nom de ses maîtres traiter des conditions de passage.

Il se proposait, en outre, d'aller reprendre au plus vite son déguisement, afin de suivre son beau-frère à distance, et de s'assurer ainsi que ce dernier n'aurait avec personne de communications compromettantes.

Lorsque Tancredi redescendit au jardin, après avoir achevé sa toilette, Carmen était seule.

"Où donc est don Guzman ? lui demanda le jeune homme.

—Mon frère me quitte à l'instant, répondit-elle ; on est venu le chercher en toute hâte pour une affaire importante. Il ne rentrera guère que ce soir."

En même temps, Bérénice annonça que la volante était attelée.

"Revenez vite, mon bien-aimé, soupira doucement Carmen dans un baiser.

—Si vite que je revienne, répliqua le Français, je trouverai toujours que je reviens trop tard, puisqu'il m'aura fallu me séparer de toi."

Tancredi s'asseyait à peine sur les coussins de la volante, que Moralès, redevenu nègre par le visage et par le costume, s'installait clandestinement à l'arrière des brancards, ainsi que d'ailleurs nous le lui avons vu faire déjà, certain jour où la volante de don José conduisait l'enseigne de vaisseau à la maison d'Éloi Sandric.

Le calesero, dirigé par les indications de Tancredi, arrêta son équipage sur le port, auprès du quai d'embarquement. Le chevalier fit un signe d'appel à deux canotiers mulâtres, qui placèrent en quelques minutes leur embarcation bord à bord avec le *Marsouin*.

Mathurin Lemonnier, après la mort de José Rovero, n'avait pas cru devoir accepter plus longtemps l'hospitalité de la maison en deuil. Il était donc revenu prendre possession de sa cabine.

Tancredi, en arrivant sur le pont, envoya prévenir le capitaine qu'un officier français désirait lui parler. Le Normand, tout aussitôt, donna l'ordre d'introduire le visiteur.

"Monsieur, lui dit-il, après un échange de saluts, ou je me trompe fort, ou vous êtes le chevalier de Najac.

—Vous ne vous trompez en aucune façon, capitaine, répondit Tancredi, fort étonné de se voir connu, ou plutôt de venir.

—J'allais avoir l'honneur de me rendre chez vous, monsieur le chevalier, reprit Mathurin.

—Vous savez donc où je demeure ?

—Vous habitez, je crois, la maison de l'un de nos compatriotes, un Breton qui s'appelle Éloi Sandric.

—Capitaine, je meurs d'envie de vous adresser une question, et même deux questions.

—Monsieur le chevalier, je suis à vos ordres, et tout prêt à répondre aussi longtemps et aussi souvent qu'il vous plaira de m'interroger.

—Eh bien ! à quel motif aurais-je dû attribuer le plaisir de recevoir votre visite, et comment se fait-il que vous soyez si exactement renseigné sur tout ce qui me concerne ?

—Ma visite aurait eu pour but de vous annoncer que l'une des cabines de mon navire était à votre disposition, dans le cas où il vous conviendrait de retourner immédiatement en France.

—Ah bah ! s'écria Tancredi.

—Cela vous surprend, monsieur le chevalier ?

—Beaucoup !

—Pourquoi donc ? qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

—En thèse générale, rien absolument ; mais j'avais entendu dire que vous refusiez d'accepter des passagers.

—Et rien n'est plus vrai ; seulement, j'ai reçu l'ordre de faire une exception en votre faveur.

—Je remercie de tout mon cœur celui qui vous a donné cet ordre, capitaine. Puis je le connais ?

—Certes, vous le pouvez, et son nom va répondre à la seconde des questions que vous m'adressiez tout à l'heure. Celui qui m'enjoignait hier de vous recevoir exceptionnellement à mon bord, et qui m'indiquait votre logis, n'existe malheureusement plus aujourd'hui. Ce matin, je suivais son convoi funèbre. C'est don José Rovero.

—Bon et admirable vieillard ! murmura Tancredi, la voix émue et les yeux humides, à sa dernière heure il s'est souvenu de moi ! Ah ! c'était un noble et généreux cœur.

C'était un juste, monsieur le chevalier ! Ne le pleurons pas ; il est au ciel. Celle qu'il faut plaindre, c'est sa fille.

—Pauvre Annunziata ! pauvre enfant ! que va-t-elle devenir, isolée et seule au monde avec son immense fortune ?

Glace au ciel, son isolement ne sera pas complet. Elle va retrouver en France une autre famille. Un père et une mère. Philippe Le Vaillant, le vieil ami de don José Rovero, l'armateur du Havre, à qui ce navire appartient, et son fils, M. Olivier.

—Quand partira-t-elle ?

—Nous mettrons à la voile dans trois jours.

—Quoi ! demanda vivement Tancredi, c'est votre bâtiment qui doit conduire en France cette jeune fille ?

—Oui, monsieur le chevalier, c'est à la présence de Mlle Annunziata qu'il faut attribuer la défense suprême du mourant, de recevoir des passagers à mon bord.

—Ah ! je comprends tout maintenant, murmura Tancredi.

—Mais, poursuivit le capitaine, je vous répète qu'une exception a été faite en votre faveur. Profitez-vous de cette exception, monsieur le chevalier ?

—Oui, certes, si toutefois vous pouvez prendre sur vous, capitaine, de lui donner une certaine élasticité et de l'appliquer, en même temps qu'à moi, à deux personnes desquelles je ne puis me séparer.

—De quelles personnes parlez-vous, monsieur le chevalier ?

—De ma femme et de mon beau frère.

—Votre femme ! répéta Mathurin Lemonnier avec une surprise manifeste ; j'ignorais que vous fussiez marié. Don José ne me l'avait pas dit.

—Il l'ignorait lui-même. Mon mariage remonte à huit jours à peine."

Le Normand se gratta l'oreille d'un air extrêmement embarrassé, et garda le silence pendant un instant.

"Capitaine, dit Tancredi en voyant cet embarras manifeste, en ma qualité d'officier, je comprends tout le respect qu'on doit à une consigne. Si l'interprétation de la vôtre vous paraît difficile, si votre conscience vous impose la loi de l'exécuter strictement et à la lettre, qu'il n'en soit pas question, je n'insiste pas. Vous mettez à la voile sans moi, et je m'embarquerai sur un autre navire.

—Monsieur le chevalier, répliqua Mathurin lentement et en cherchant ses mots, m'autorisez-vous à vous parler avec franchise ?

—Oui, mordieu !

—Mais là... je m'entends... avec une franchise inconvenante ?

—Parlez-moi comme vous voudrez, capitaine, pourvu que vous me parliez promptement et nettement, car j'ai hâte, je vous l'avoue, de savoir à quoi m'en tenir. Il est clair comme le jour que vous voyez un obstacle à la réalisation de ce que je vous demande. Quel est cet obstacle ?

—Hum ! hum !

—C'est donc bien difficile à dire ?

—Dame ! un peu.

—Allons, faites un effort. Je vous promets de prendre la chose en bonne part, quelle qu'elle puisse être.

—Eh bien ! monsieur le chevalier, je crains.

—Quoi donc ?

—Que ce mariage dont vous me parlez, ce mariage si lestement conclu, ne soit ce qu'on appelle un mariage de la main gauche.

—Dans ce cas, rassurez-vous. Je suis marié et très marié. J'ai parfaitement et légitimement épousé la sœur d'un gentilhomme espagnol, noble comme le roi et riche comme une mine d'or, don Guzman Moralès y Tulipano. La bénédiction nuptiale nous a été donnée dans l'oratoire de la maison de mon beau-frère, par le prieur du couvent des Barnabites, et je suis en état de mettre sous vos yeux mon acte de mariage, rédigé en double copie et dûment signé par le révérend père.

—Que Dieu me garde, monsieur le chevalier, de vous demander à prendre connaissance de cet acte ! répliqua Mathurin ; votre parole est pour moi plus que suffisante.

—Alors, la difficulté !

—La difficulté cesse d'exister.

—Et mon beau frère ?

—L'honneur de vous appartenir le fait admettre de plein droit.

—Je vous remercie de tout mon cœur, capitaine.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, monsieur le chevalier, c'est la suprême volonté de celui qui n'est plus.

—Je n'en reste pas moins votre obligé, je vous assure ! et je ferai tous mes efforts pour vous prouver que je suis reconnaissant."

Mathurin Lemonnier salua.

"Ainsi donc, reprit Tancredi en ramenant la conversation à son point de départ, c'est dans trois jours que vous mettez à la voile.

—Sans aucun doute et sans aucun retard. Si vous devez emporter quelques bagages considérables, envoyez-les le plus tôt possible, et ne craignez pas de m'encombrer car je suis lent."

L'officier serra cordialement la main du capitaine, et redescendit dans le canot qui l'avait amené.

Une demi-heure après ce moment, il était de retour à la petite maison de Carmen.

"Eh bien ? mon ami, lui demanda cette dernière, qu'avez-vous fait ? Etes-vous content ?

—Tout est arrangé. Nous partirons dans trois jours pour la France.

—Quel bonheur ! s'écria joyeusement la gitane en jetant ses bras autour du cou de son mari, quel bonheur ! Il me semble que, dans ton beau pays, tu m'aimeras plus encore....

—Est-ce que c'est possible ?" murmura Tancredi.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il se garda bien de dire à Carmen qu'Annunziata était du voyage.

"Avec son instinct de femme, pensa-t-il, elle devine que j'ai été au moment d'aimer cette pauvre enfant, et elle est jalouse... Peut-être refuserait-elle de partir, si elle savait que nous avons Annunziata pour compagne...."

* *

Il nous faut retourner de quelques jours en arrière et revenir à l'un de nos personnages, simple comparée dans notre récit, et qui, cependant, à un moment donné, doit y jouer un rôle terrible.

Nous voulons parler de Quirino.

En revenant à la Havane, le lendemain de la scène de défi et de menace à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, le *demi-sauvage*, ainsi que le nommait Carmen, trouva déserte la maison, ou plutôt la maison, que Moralès et sa sœur occupaient non loin de la Puerta de Tierra.